

Heinrich Böll¹ sur Thomas d'Aquin

Un esprit radical au service de Dieu²

Il faut admettre que je commets ici un acte presque frivole d'escroquerie, en m'approchant, ne serait-ce que de quelques pas, voire d'un seul pas, de cet homme étonnant et de son œuvre étonnante, alors que je devrais faire des milliers de pas pour lui rendre, autant que possible, justice et pouvoir lui adresser des critiques telles qu'il les aurait souhaitées.

Il est probable que les thomistes et les anti-thomistes l'ont déformé au point que nous ne l'avons jamais vraiment *lu* (ou alors occasionnellement, superficiellement et sporadiquement). Beaucoup de choses, et certains textes, ne nous ont pas «lassés» par elles-mêmes, par eux-mêmes, mais du fait de ceux qui tentaient de nous les faire comprendre.

Il se trouve que j'ai guigné – je ne puis dire autrement – dans son œuvre, que j'ai lu certaines choses de lui et sur lui (et une fois de plus la célèbre biographie de Chesterton, dont la brillante élégance néo-catholique – me semble-t-il – occulte hardiment certaines choses, sous l'effet même de son aveuglante clarté).

Un génie de l'objectivité

Ici, je dois me retenir pour ne pas citer continuellement Thomas³. Il est bienfaisant, à une époque où Ronald Reagan et Alexandre Soljenitsyne, la plupart des gazettes et toutes les «majorités morales», dans tous les pays du monde, savent tous pertinemment ce qui est bon et ce qui est mal, à savoir le capitalisme comme bon et le communisme comme mauvais ; il est donc bienfaisant, à une époque aux arguments si pauvres, de lire chez Thomas d'Aquin : « Il peut y avoir du bien sans mal ; mais il ne peut pas y avoir de mal sans bien. » Et encore : « Si Dieu avait écarté du monde tout ce dont l'homme a fait une occasion de péché, l'univers eut été imparfait ». De plus : « Même si ce que la volonté vise pécamineusement est en vérité mauvais et contrevient à la nature rationnelle, cela est néanmoins saisi comme bien et comme conforme à la nature. » Ainsi de suite...

Ce génie de l'objectivité et de la précision nous est présenté comme quelqu'un d'admirablement calme ; une seule fois il est sorti de ses gonds, lorsque sa famille lui envoya dans sa son cachot une femme censée le détourner de sa voie monastique. Alors, non seulement il se mit en colère mais il fut grossier – ce qui ne correspond pas à ce que l'on rapporte de lui. Il brandit contre la belle un tison et la chassa au lieu de l'inviter à une dispute qui eût ramenée sur le droit chemin celle qui voulait le détourner du sien, Et si quelqu'un avait été là pour noter le dialogue, nous serions aujourd'hui en possession d'un classique de l'anti-pornographie.

Le « bœuf » muet, qui n'était pas du tout Sicilien mais qui venait de la région de Naples, eut une vie mouvementée. Fils d'un noble et proche parent de Frédéric II, il était destiné à plus ; si prêtre, alors archevêque, cardinal, voire pape ; si moine, alors abbé. Mais il ne voulait pas ; il était inflexible, malgré un an d'enfermement à San Giovanni. Il était entré

¹ Heinrich Böll (Collogne, 1917 – Langenbroich/Eifel, 1985) prix Nobel de littérature en 1972.

² *Die Zeit*, Nr. 38 – 16. 9. 1983, p. 47 : *Radikaler in Gottes Dienst. Über Thomas von Aquin*, repris dans: Heinrich Böll, *Feinbild und Frieden*. Schriften und Reden 1982-1983, München : Deutscher Taschenbuch Verlag, 1987, pp. 117-122.

³ Les citations sont reprises du *Thomas-Brevier*, édité par Josef Pieper, Kösel-Verlag 1956, et de quelques volumes de l'édition de Walberberg, au Gemeinschaftsverlag F.H. Kerle, Heidelberg und Styria, Graz-Wien-Köln.

dans un ordre mendiant et il voulait y rester, servir Dieu et la science, plus Dieu que la science ; mais Dieu sans la science ? – ça non, impossible.

Il avait une foi si forte qu'il courut le risque de tomber dans deux «hérésies» à la fois. Une hérésie théologique, le «matérialisme» d'Aristote qu'on pouvait lui reprocher comme contraire à l'Eglise – et une hérésie séculière, celle des ordres mendiants, qui contredisaient ses origines et qui dérangent tout l'ordre social existant. Thomas d'Aquin, si l'on tente de le transposer dans notre époque, était un marginal, un soixante-huitard – et il le resta malgré les pires calomnies, les menaces et le boycott. Les facultés de théologie de l'époque avaient déjà leurs décrets anti-agitateurs.

A la différence de la majorité des soixante-huitards, qui ont converti en souvenirs de vétérans leurs colères d'autant, il « maintint » le cap. Il ne voulait pas seulement honorer Dieu, mais aussi l'homme dans sa condition de chair et toute la création : « Fausse est l'opinion de ceux qui disent qu'au regard de la vérité de la foi, ce que quelqu'un pense de la création est indifférent, pourvu qu'il ait une juste opinion de Dieu. Car une erreur concernant la créature conduit à un faux savoir sur Dieu. »

Ne pouvait avoir cette audace qu'un homme qui était sûr de Dieu. J'estime pensable que ses propres frères dans l'Ordre auquel avait été confiée l'Inquisition peu de temps avant sa mort, l'eussent cité devant leurs commissions, condamné et livré au « bras séculier » s'il avait atteint l'âge de quatre-vingt-dix ans ; mais voilà, il est mort à quarante-neuf ans et fut bientôt canonisé ; or, on ne brûle pas à titre posthume les saints proclamés et particulièrement vénérés. Ce serait plutôt que l'on canonise ceux qu'on avait brûlés. Ainsi il ne demeura pas indiscuté, mais lui et son œuvre immense demeurèrent indemnes : cet essai sobre et objectif de comprendre et d'ordonner non seulement le ciel mais également la terre : de construire une «Somme».

Son langage est absolument neutre, à l'opposé, me semble-t-il, d'Augustin, à qui il arrive de briller et d'aveugler. Il est sans doute permis d'imaginer Thomas à quatre-vingt-dix ans, qui aurait donc médité et formulé quarante ans de plus, qui aurait sans doute approché, toujours tenu au fil directeur des certitudes divines, des réalités qui auraient pu l'inquiéter lui-même. L'année de sa canonisation, en 1323, il aurait eu 99 ans.

Il a non seulement accompli une incroyable tâche d'écriture et de dictée, mais également un immense périple de voyageur. Après qu'à vingt-et-un ans il ait été libéré par sa sœur du cachot familial, il partit pour Paris, y resta trois ans, partit pour quatre ans à Cologne (mon Dieu, qu'a-t-il bien pu voir dans les marécages des « Bursen » ?) ; puis retour à Paris où à l'âge de vingt-huit ans il fut nommé professeur, mais fit l'objet de dénonciations, de boycotts et de menaces - un vrai radical, certes pas dans le service public mais au service de la création et des créatures. De Paris une fois encore vers l'Italie, puis de nouveau Paris. Voyager signifiait alors aller à pied, parfois être à âne, ou faire du stop. Thomas était aussi moderne qu'on pouvait l'être à son époque, mais jamais il ne sacrifia à la mode. Il était si certain de sa patrie spirituelle, si fermement attaché à elle, qu'il pouvait aisément descendre vers les profondeurs de la matière. Il était obsédé de réalités.

« Il n'y a rien d'inapproprié dans l'idée que Dieu collabore avec l'adultère dans son agir naturel. Ce n'est pas la nature des hommes adultères qui est mauvaise, mais leur volonté. Or, ce qui procède de la puissance de leur semence ne correspond pas à leur volonté, mais à leur nature. C'est pourquoi il n'y a rien d'incongru à ce que Dieu collabore à cet acte et lui assure son ultime achèvement. »

Qui trouverait-là, ne serait qu'allusivement, une justification du traitement inhumain que l'on a infligé pendant des siècles aux mères célibataires et à leurs enfants illégitimes ? Mais on lit également : « Il faut toujours éviter le mal ; c'est pourquoi il ne faut jamais faire un mal pour en tirer quelque bien. Il ne faut pas faire le bien n'importe comment : aussi faut-il parfois renoncer à faire un bien pour éviter un plus grand mal. »

La troisième voie de la théologie

Non, tout cela n'est ni simple ni facile, et ce que Thomas écrit sur l'argent : « Même s'il n'a, par ailleurs, que le caractère de l'utile, l'argent a une certaine ressemblance avec le bonheur, car il a également le caractère d'un englobant, puisque tout lui est soumis. » – pourrait presque textuellement venir du jeune Marx.

Thomas était-il quelque chose comme la « troisième voie » de la théologie, entre les « idéalistes » qui négligeaient la matière et pour qui Dieu était indiscutable ? Sa phrase fameuse qui dit que la grâce présuppose la nature est souvent tronquée car il dit : « La grâce ne supprime pas la nature, mais la présuppose et la parfait ». Cela sonne tout autrement et met en route d'autres pensées, lorsqu'on songe à ce qu'il dit de la « nature » des adultères. Et à tous ceux qui ne jurent que par le droit – et nous en connaissons quelques uns – il dit : « La justice sans la compassion est cruelle ; la compassion sans la justice et la mère de la dissolution ». Mais la compassion ne remplace pas la justice, elle est pour ainsi dire la plénitude de la justice ».

Il me semble aussi qu'il n'apprécie pas grandement le courage guerrier – et cela dans son siècle, où un homme sans épée n'est pas un homme ! – « Le courage sans la justice est une manette du mal ». Et ne sont pas vraiment courageux ceux qui font des prouesses pour l'honneur. Est-ce un pacifiste avant la lettre qui écrivait cela ? Lui, il était courageux, il ne reculait pas et ne se laissa pas tromper ; pour lui, le vrai courage était de résister. C'est ce qu'il a fait : comme on le rapporte, il n'abordait jamais rien sans l'examiner, plein d'humanité, sans sentimentalité aucune, et il ne méprisait pas la « rue » qu'il parcourait souvent et à laquelle le vouait sa condition de mendiant. Il méprisait les preuves de la croyance, les considérait comme un mépris de Dieu et savait que : « Jouer est nécessaire à la conduite de la vie ».

La pitié, les aumônes, ces choses si précieuses pour les puritains, ne restèrent pas sans examen. A longueur de pages il les considère de tous côtés, accepte telle forme de pitié et d'aumône, en rejette telle autre ; et de thèse en antithèse il pose sa synthèse qui, par exemple sur la question de savoir si une prostituée est en droit de faire l'aumône, se formule ainsi : « Si une femme se prostitue, elle agit mal, contre la loi de Dieu : mais le fait qu'elle en tire quelque profit n'est pas illégitime. Elle peut donc garder ce qu'elle a acquis de cette manière et en distribuer quelque aumône. » Mais il exclut les prostituées de l'offrande à l'autel, en raison du scandale et par respect envers le sacré. Il était incapable de haïr, même à l'égard de ceux qui le traitaient en ennemi. Ce que nous appelons la critique, il l'appelait la « correction fraternelle, et il la considérait comme justifiée même à l'égard de supérieurs de l'Ordre. Quel terme : correction fraternelle !

Josef Piper (auteur des *Thomas-Brevièr*e auxquels nous empruntons une partie de nos citations) le compare au Bach de l' « Art de la fugue ». J'ai parfois pensé à un « Linné de la théologie », mais aussi à Rudolf Steiner, qui ne négligea rien, qui écrivit à sa façon une « somme », qui fonda une Ecole et qui proposa une troisième voie ; soixante ans après sa mort, toujours plus nombreux sont ceux qui cherchent à suivre sa voie : en économie, en agriculture, en médecine et en pédagogie.

Raison méditerranéenne

J'aimerais bien interroger un homme tel que Thomas d'Aquin sur la bombe atomique, sur l'armement, le désarmement, le réarmement, sur le christianisme de certains partis chrétiens, sur les drogues, le suicide, les contraintes au travail, la télévision, la famille, le contrôle des naissances, le terrorisme, la révolte, la Révolution. N'a-t-il pas pleinement justifié le « vol à la

bouche » : « Dans une détresse extrême, toutes choses sont communes. C'est pourquoi celui qui subit une telle détresse est en droit de prendre du bien d'autrui ce dont il a besoin pour survivre, s'il ne trouve personne qui le lui donne volontairement. Pour la même raison, il est permis de prendre quelque chose du bien d'autrui, de faire avec cela l'aumône, et bien sûr d'en recevoir, s'il n'est pas possible de secourir autrement le miséreux. Si cela peut se faire sans danger, il est évidemment préférable de demander son accord au propriétaire, et alors il faut s'occuper du pauvre en situation d'extrême misère. »

La question serait : N'y a-t-il de « vol de bouche » que pour les individus, ou également pour des peuples entiers ? Et qui aurait pu approcher sans danger Somoza ou les multinationales, ne serait-ce que pour une aumône ? Les réponses à mes questions se trouvent certainement *in nuce* dans l'ensemble de son œuvre, qu'il faudrait prolonger.

La raison sur laquelle il s'appuie, qu'il présupposait, était trop méditerranéenne, venue de la *ratio* latine. Il y sans doute plusieurs formes de la « raison », alors que nous n'en avons accepté qu'une seule. Et ce qui n'est pas conforme à nos climats tempérés nous semble immédiatement irrationnel, comme il peut sembler irrationnel, chez Thomas, qu'il se préoccupe longuement de la nature du feu de l'enfer. Le feu exige de la matière. D'où vient-elle, de quelle sorte est-elle ? Le feu éclaire, mais l'enfer est ténèbres. De quelle nature est donc ce feu qui n'exige aucune matière et qui ne donne pas de lumière ? Cela le préoccupe, il tourne et retourne les arguments, ce qui est – à son sens – parfaitement rationnel.

Nous sommes aujourd'hui inquiets de nos malaises psychiques, trop souvent des bobos, bien souvent objets de bavardages ; lui, il avait un remède contre les tristesses de l'âme : non pas prier, mais se baigner et dormir, et il savait également ce qui pourrait être utile à ceux qui prennent trop au sérieux leurs écrits : « Tout ce que j'ai écrit est de la paille ». Je lirai plus souvent de cette paille.